BRUNO ETIENNE

UNE GRENADE ENTROUVERTE



l'aube
essai

025564496

~~825~~
30

Une grenade entrouverte

8°
~~D1~~ 2001-58938

La collection *Monde en cours*
est dirigée par Jean Viard

Du même auteur :

Les Problèmes juridiques des minorités européennes au Maghreb, CNRS, 1968.
Problèmes agraires au Maghreb, CNRS, 1975.
Algérie, cultures et révolution, Le Seuil, 1976.
L'Islamisme radical, Hachette, 1987 (plusieurs éditions et plusieurs traductions, réédité en livre de poche).
La France et l'Islam, Hachette, 1989.
Ils ont rasé la Mésopotamie : du droit de coloniser au devoir d'ingérence, Eshel, 1991.
L'Émir Abdelkader, isthme des isthmes, Hachette, 1994.
Être bouddhiste en France aujourd'hui, Hachette, 1997 (avec R. Liogier).
La Science politique est-elle une science ?, Flammarion, 1998 (avec B. Bonfils).
Algérie, 1830 – 1962, Maisonneuve et Larose, 1999, recueil de textes de la *Revue des deux mondes*.

Couverture : Avecc/Hervé Vincent

Illustration : Porte de Grenade (détail)

© Éditions de l'Aube, 1999

ISBN : 2-87678-496-3

Bruno Étienne

Une grenade entrouverte

éditions de l'aube

DL- 09.06.2000 25111

BnF
PHS

De la man d'éila de la mar
Dins mi ouro de pantaiage
Souventi-fès ieu fau un viage
Ieu fau souvent un viage amar,
De la man d'éila de la mar.

La miougrano entre-duberto,
Théodore Aubanel

Les vrais Provençaux n'aiment pas la mer ni la chaleur : leurs maisons sont fermées au mistral et au soleil, encloses, avec de toutes petites fenêtres à volets mobiles, comme les moucharabieh maghrébins. Ils n'aiment pas voyager – surtout en haute mer sauf caboter et encore sans sortir de la *mare nostrum*. Les Marseillais eux ne sont pas tout à fait des Provençaux, ils sont grecs mais ils n'aiment pas plus les voyages au long cours : Escartefigues n'est jamais sorti du port après trente années de navigation et l'on sait ce qu'il en coûta à Marius d'avoir suivi la sirène du courrier de Saigon... Ils se contentent, comme les enfants impatients, de vivre ces grandes aventures que d'autres leur content. Ils ont l'Orient à domicile et rêvent beaucoup à l'abri de leurs volets et sous les mûriers des mas et des bastidons : c'est ce *pantaïage* que décrivent nos poètes méconnus du Centre françois, comme ce vieil Aubanel et plus près de nous la force de cet inconnu Mas-Felipe Delavouet ou encore Max Fouquet, traduit dans plusieurs langues mais peu reconnu par les Français. L'Occident, pour eux, c'est la Bible plus les Grecs ; l'Andalousie et le Maghreb sont à l'ouest alors que seule la lumière vient de l'Orient. Ce n'est donc pas pour

rien que certains, si proches de nous, sont venus finir leurs jours chez nous, Laurence Durrell à Sommières, René Char à l'Isle-sur-la-Sorgue et Alexis Saint-Léger Léger au bout de la presqu'île de Hyères. « La lucidité est la blessure la plus proche du soleil. »

Sur la façade de nos bastides, il y a toujours un calendrier solaire parce que chez nous, quand le soleil se voile et que le ciel se couvre, le temps s'arrête.

> « Lou mióugranié, de sa naturo, es sóuvagèu maï que lis àutris aubre. Amo de crèisse dins li clapeirolo, au raje dóu soulèu, e liuen dis ome e près de Diéu. Aqui, soulet coume un ermito, à l'uscle de l'estiéu, espandis d'escoundoun si flour sanguinello. L'amour e lou soulèu fegoundon l'espandido : dins li calice rouge se coungreion milo grano de courau, milo poulidi sorre, touti couchado ensèn souto la memo cuberto.
> La mióugrano boudenflo tèn rejouncho tant que pòu souto sa rusco si bèlli grano rouginello, si bèlli chato vergougnouso. Maï lis ancèu de la garrigo vènon au mióugranié : de-que vos faire de ti grano ? Tout-ar vèn l'autouno, tout-aro vèn l'ivèr, que van nous courseja de-la-man d'eila di colo, de-l-man d'eila di mar... Vos dounc que fugue di, o mióugranié souvage, que quiten la Prouvènço, sènso veire espeli ti bèlli grano de courau, sèns vèire naseja ti bèlli chato vergougnouso ?
> Alor lou mióugranié, pèr countenta l'envojo dis auceloun de la garrigo, entre-duerb la miougrano planpanet : li milo grano vermeilalo trelusisson au soulèu ; il milo chato crentouseto, emé si bèlli gauto roso, meton la tèsto au fenestroun ; e li couquin d'aucèu vénon à vòu, e se regalon à plesi di bòni grano de caurau ; li couquin d'amourous devourisson de poutoun li bèlli chato vergougnouso. »

La grenade est un fruit en forme de vase arrondi ouvert comme pour une offrande ; l'extérieur ne peut pas laisser préjuger de l'intérieur. C'est en effet un fruit dur, multicouleur, qui contient des grains grenat enserrés les uns contre les autres par petits ensembles protégés et captifs d'une peau amère jaune et blanc, conglomérat d'identiques séparés. Six cent treize grains

comme le nombre des obligations/*mitsvot*, comme la somme des jours de l'année et du nombre de lettres du Décalogue. Un des livres les plus puissants de la Kabbale (*le Jardin des grenades/Pardès rimomim,* de Moshé Cordovero, 1512-1570) nous donne quelques précisions : la valeur numérique de 613 est *Taryug*/Lumières : « ma lumière et ma salvation », « alliance », « et tous les univers », « par les livres lumineux », « je psalmodierai ton nom… » et ceux-ci entre autres dizaines de sens. La mode étant à la recherche de sens à moins que ce soit à la recherche du sens perdu, cette pléthore de sens me convient. Car soit l'Histoire n'a aucun sens, soit elle a UN sens, soit elle a du sens, allez savoir ! Certes ! Mais Dieu est le plus savant, *wa llâhu bimâ ta'malûna 'alim.*

La peau extérieure de la grenade, dont la couleur varie avec les saisons, éclate quand la pression intérieure est trop grande ; et les grains sont éjectés dans la nature, chacun voguant autonome vers la mort qui va donner la vie éventuelle : elle est le symbole de la fiancée promise, de la fécondité et d'une postérité nombreuse. Elle est le centre de la source de la vie, centre secret d'où jaillissent toutes les réalités éternelles et qui puise cependant sa vie dans un milieu toxique…

Saint Jean de la Croix (Juan de Yepes, le maître du Nada sur lequel my-dear-Henry, jésuite algérien, fit sa thèse bien avant que je ne me mette à la lecture d'Ibn 'Arabi) fait des pépins de la grenade le symbole des perfections divines dans leurs effets innombrables… « Après tout, la goutte d'eau peut se prendre pour l'Océan », dit mon cousin Paul Hank.

Les Grecs, nos ancêtres, lui prêtaient des vertus maléfiques mais doubles : un tiers de l'année dans l'obscurité brumeuse et les deux autres auprès des Immortels. Elle était interdite aux initiés parce que la fille de Déméter et Perséphone (Cérès et Proserpine dans la version latine) furent punies d'en avoir mangé : son grain rouge et brûlant, parcelle du feu chtonien dérobé, régénère la terre en la réchauffant dans un renouveau printanier. On plantait le grenadier sur la tombe des héros. Mais ses racines sont un poison (c'est pour cela que je n'aime

pas Barrès !) et sa fleur rouge est trop belle pour être honnête, tout comme Astarté.

> « ... Une bouche de grenade où luit le feu vermeil
> Que dans le sang du More alluma le soleil. »
> Théophile Gautier.

Autrefois on l'appelait péjorativement le « pommier punique » /*punica granatum !* Les Carthaginois l'utilisaient d'ailleurs pour tanner le cuir ; en bas-latin, *pume grenate*, pomme à grains à cause de sa foultitude de pépins ; en grec, elle se nommait *Rhoa*. Les Romains appelaient son écorce *malicorium*, cuir de pomme et l'on en trouve encore dans tous les souks à épices maghrébins.

En arabe, elle s'appelle Roumana/*Rumân*, sans doute parce que la Bible la nomme *Rommon*. Les agronomes arabes utilisaient du sang comme engrais pour cet arbre divin, mélangé à des fèves pilées arrosées d'eau de dattes sucrées. Dans la poésie érotique persane, la grenade évoque toujours le sein ou la vulve de l'aimée : « Ses joues sont comme la fleur du grenadier et ses lèvres comme le sirop de grenades ; de sa poitrine d'argent poussent deux grenades », écrit Firdousi. Il en va de même dans le Cantique des cantiques : dans le jardin clos, la Sulamite, fille noire de Palestine, donne l'amour avec la grenade et c'est une fleur de grenadier que Carmen lance à Don José.

Les grains de la grenade symbolisent les larmes du Prophète lors de la mort de son petit-fils à Kerbala, et le Coran la classe au même titre que la datte et le raisin parmi les dons de la terre nourricière. Dans la mystique musulmane, elle symbolise le jardin de l'essence, la multiplicité de la création, œuvre divine et l'intégration de la multiplicité dans l'unité, la station de l'union et la conscience de l'essence.

La grenade orne les colonnes J.akin et B.ooz du Temple dans une triangulation qui indique au solstice le centre où se trouve la Sakina/Shekhina : la présence-absence de Lui, l'innommable. J'aime que les mots essentiels soient les mêmes en arabe et en hébreu. *Aquo m'agrado,* comme disait Mamie.

Gide parlait de ses cloisons-ruches et l'image est courante du fruit-essaim :

« Tu sais ma passion, que pourpre et déjà mûre,
Chaque grenade éclate et d'abeilles murmure. »
Stéphane Mallarmé.

Elle symbolise aussi l'*ecclesia :* de même que la grenade contient sous une écorce unique un grand nombre de grains, image de la *caritas*, ordre des Frères de la charité avant d'être celle des Enfants de la veuve, de même la fraternité confrérique de l'église de volontaires qui réunit ce qui était épars unit dans une seule espérance des peuples divers... C'est en elle que réside le principe Espérance. Elle fut donc chantée par les mystiques et les fous d'amour.

« ... Délicieuses à l'écorce polie, grenades entrouvertes, mines de rubis encloses dans des cloisons d'argent, vous êtes les gouttes figées d'un sang virginal !
Ô grenades à peau fine, seins des adolescentes debout, la poitrine en avant, en présence des mâles
Coupoles ! quand je vous regarde j'apprends l'architecture et si je vous mange je guéris de toutes les maladies ! »
Les Mille et Une Nuits.

« Jouissons de nous, Ami, dit l'épouse,
dans ta beauté allons nous contempler,
sur la montagne ou la colline
où jaillit l'eau pure
et dans l'épaisseur entrons plus avant
et ensuite nous irons aux très hautes
cavernes de la pierre
qui sont bien cachées
et là nous entrerons
et nous goûterons le suc des grenades. »
Saint Jean de la Croix, *Cantiques spirituels.*

Curieusement C.J. Jung l'ignore complètement dans sa batterie des objets signifiants : peut-être hante-t-elle les rêves des seuls Méditerranéens !

Mamie nous faisait de la grenadine : je ne savais pas encore que j'allais devenir anthropologue de la Méditerranée parce que je ne percevais pas encore la perspective du dévoilement du voyage et donc le secret du secret/*Sir al-Asrar.* On ne peut pas être à la fenêtre et se voir passer dans la rue, comme disaient nos vieux...

En fait, toutes les sociétés produisent leurs propres sociétés secrètes avec leurs codes, leurs rites, leurs langages, leur contre-culture. L'apport de J. Habermas est peut-être bien là : d'avoir remis en cause une conception strictement étatique de l'espace public. La vie privée reste fortement structurée par des valeurs traditionnelles, même si elles ne sont plus tout à fait religieuses, et les citoyens prêtent peu d'attention à l'ensemble des lois et des modes de régulation de l'espace public moderne. Bien plus, ils les violent allégrement et cherchent rarement à les modifier. Autrement dit, l'espace public est assumé par le pouvoir politique laïque alors que l'espace privé et surtout domestique est organisé selon des règles et des systèmes de valeurs traditionnels, culturels ou cultuels voire religieux, souchés sur des centres de production de biens symboliques qui ne sont pas entièrement légitimes. Il existe donc, par-delà les institutions légales et légitimes, et bien au-delà de la société civile dont le concept est largement galvaudé, une centralité souterraine de la puissance sociale (M. Maffesoli), cette vie souterraine (I. Goffman) de la société silencieuse (M. Halbwachs), l'agir des sous-groupes emboîtés où le débat violent est ouvert entre frères et cousins endogames mais qui ne prennent pas les décisions qui les irriguent, l'eau vivante pouvant venir de l'extérieur. Ces groupes, qui sont la vie réelle de la Cité, relèvent de ce que mon collègue italien Santi Romano appelle *irrelevanza :* : ils ne sont pas légitimes parce que segmentaires et formellement non démocratiques ! Aucun groupe, qu'il soit inclusif ou exclusif, ne peut se définir autrement que

par rapport à un Autre. Mais bien entendu, dans la hiérarchie sociétale, certains sont plus égaux que d'autres...

Bien qu'utilisée fort pertinemment, à la parabole de l'arbre ou du corps social, aux entrelacs de Merleau-Ponty, aux rhizomes de Deleuze et Guattari, aux réseaux à la mode actuellement et surtout au *net-working*, je préfère ma grenade provençale pour traduire la sociabilité du Sud, ce lien mystérieux du savoir-vivre ensemble sans le dire, du *Mitsein* gestuel et rituellique que seules donnent l'initiation et la socialité au noir. Le maillage de réseaux est à la fois vertical et horizontal, circulaire et en cercles emboîtés sur différents orbes ; la société est dans l'État et l'enveloppe tout autour comme dans le jeu de go. Le rapport entre eux n'est pas simplement vertical comme dans le cas moniste : Dieu/le Roi/le Père ou l'Histoire ou l'État-nation-peuple souverain... Il est gyroscopique.

L'être-ensemble moral et politique méditerranéen est nourri des Grecs (la démocratie masculine, l'agora et la tragédie), de Rome (la *Res publica*), de la Bible (la Loi du Père), de l'endogamie et de la logique de l'honneur, dans ce continent liquide dont les berges sont solides et les populations nomades depuis au moins le Paléolithique ! F. Mistral n'écrit pas de chapitres mais des chants parce qu'il est bien plus près d'Homère et de Si Mohand le Kabyle, que de la France des Francs : tous les deux regardent Nejma, l'Étoile du berger, Vénus. D'ailleurs, chez nous, on passe au patois pour dire les choses pudiques ou dramatiques et l'amour ne peut se dire dans le néo-anglo-américain-*basic-language* de Macintosh. Dans la langue de Shakespeare, bien sûr que oui ! Le Français d'oil ne sert qu'à communiquer avec le Pouvoir ou les gens du Nord. D'ailleurs, est-ce que la langue sert vraiment à communiquer ? Elle est d'abord et avant tout la preuve et l'instrument de la socialisation... avant la colonisation, le monde méditerranéen communiquait par la *lingua franca ;* avec l'hégémonie moderne, la connaissance mutuelle des deux rives n'a fait que régresser.

Bien entendu, le capitalisme du bloc militaro-industriel fit de la grenade l'un des engins de mort les plus pervers, mis à part les mines que nous avons laissées un peu partout en repartant. Je la dégoupille donc dans le Landernau universitaire où j'ai encore quelques amis de trente ans !

Logos hysterikos : la parole perdue, c'est par le feu que la nature tout entière se régénère/INRI...

La parole fondatrice est celle du Prophète hystérique qui crie dans le désert, depuis son tas de fumier ou dans la niche du chien sous le portique. Mais si cette Parole s'envole et se perd, l'écrit reste et atteste de ce qui n'est pas originel parce que le passage de l'oral à l'écrit ne peut se faire que de façon entropique avec déperdition de sens et de son. J'ai appris à écrire le français mais ce fut un tel effort que je n'ai jamais pu apprendre correctement une langue quelconque sauf les langues mortes et je parle toutes les langues étrangères avec un accent déplorable, c'est-à-dire provincial, provençal, périphérique car il me faut me *péssuguer* pour parler autrement. Cela n'a pas nui à ma carrière mais constitue pourtant la première aporie de mon anamnèse !

Au nom du fondateur : certes, mais lequel ?

Au commencement était Brahma et avec lui était Vak, la Parole (*U. Veda).*

Au principe, le *logos* et le *logos* est divin, (*Jean*, I, 1, 2).

Au commencement était, peut-être/sans doute le Verbe mais au principe est le *logos* et *al-Kalam* : puis la parole écrite a été perdue. *Dabar* et *Lamalif.* Et le prophète Mohammed précise bien que le Lam et l'Alif constituent une seule lettre dans le silence de l'aleph et du bereshit/commencement... *Berakhah/Baraka...*

La parole oraculaire passe des prêtres (*Kohanim)* aux prophètes puis les Rois, grâce à leurs scribes complices, écrivent la Parole.

Dieu parle beaucoup dans notre culture-civilisation mais toujours dans des langues précieuses : il a donc besoin d'inter-

prêtes car connaître Dieu, c'est avant tout connaître Sa volonté, Son dessein qui donne la finalité à la finitude de Sa créature ; il est le discours signifiant du Maître, pour parodier Lacan... Ferdinand de Saussure a bien montré que la distinction fondamentale n'était pas entre langage oral et langage écrit mais entre langue et parole, le langage effectif, c'est-à-dire un système de signes, outil logique et l'usage qui en est fait. Or tout petit parpaillot provençal est élevé dans un bilinguisme social : le parler patois à la maison et les cantiques au Temple. Là, il apprend, mais il ne le sait pas, à moins de devenir lui-même prêcheur, que l'Annonce religieuse, même écrite, mais une fois écrite, reste *Kérygme* : une criée retentissante, publique, solennelle. Une prière est simplement répétitive ou incantatoire. Les textes sacrés renvoient donc toujours aux *dicts/hadith/loggii*, récités qui nient la distinction peuples à écriture et peuples sans écriture : les *Qari'*/lecteurs récitateurs du *al-Qor'an*, la lecture par excellence, savent tout le pré-Texte par cœur. Le problème de l'illisible dans le lisible, du visible dans l'invisible, du Bâtin et du Zâhir, ne peut être abordé que beaucoup plus tard.

Le locuteur de la parole initiale doit s'attendre à être assassiné comme bouc émissaire, comme victime propitiatoire, comme Hallaj et Martin Luther King. Le prophète Muhammad a laissé un *hadith* non suspect commentant un verset ambigu du Coran lui-même, dans lequel il s'écrie : « Je vous ai donné le sens de deux livres (plus exactement le mot *Kitab* est au duel) mais si je vous dévoilais l'autre sens, ils m'égorgeraient... » La parole légitime est en amont de la parole de la violence légitime. Retourner à son origine permet alors de retrouver la parole perdue. Anamnèse.

Hannah Arendt prétendait qu'une existence humaine décente n'est possible qu'en marge de la société où l'on risque soit de crever de faim soit d'être lapidé. Michel Foucault, Roland Barthes et Pierre Bourdieu nous ont avertis du piège des mots qui réduisent la part du silence que tout discours énoncé emporte.

Pourquoi ce détour théorique et pédant ? Parce que !

Et aussi à cause de Max Weber. L'honnêteté vis-à-vis du lecteur et de l'académisme grec – mais pas de l'Université qui informe mon positionnement social – conduit l'auteur à dévoiler le lieu d'où il parle surtout lorsqu'il fait partie, comme moi, de la génération qui a été talonnée par l'agression permanente des staliniens de tous poils : *d'où parles-tu camarade ?*[1] * Aujourd'hui, si j'étais à la mode, je parlerais de « posture »...

Parce que l'histoire de ma génération relue comme paradigme de l'Histoire n'existe que par l'intermédiaire du sujet qui la pense. C'est pour cela que je me suis mis à appliquer le principe de Durkheim, « la sociologie sera histoire ou ne sera pas [2] ». Le propos est alors double sinon schizophrène : tantôt le discours est celui de l'accord de soi avec sa perception de l'époque et de l'autre le désaccord, le décalage, l'incompréhension jusqu'à l'angoisse, qui se traduit alors par une différenciation entre Soi et l'Autre, le maintenant, l'ailleurs, les lieux, hier/demain, dans une série d'orbes spatio-temporels qui brouille l'ordre passé, présent, avenir... L'Histoire n'est plus linéaire ni progressiste, elle est comme une toupie qui flotte dans la courbure de l'espace-temps.

Toute étude anthropologique ou sociologique ne peut se faire sans l'introduction de la problématique du sujet dans la connaissance : culturellement, historiquement, sociologiquement daté et situé, le sujet entre en relation avec son étude, son travail, sa recherche, sa quête qui rendent nécessaire une théorie scientifique du sujet. Seule cette dialogique entre le sujet et l'objet, l'observateur et ce qu'il observe, permet d'introduire les catégories de l'existence, de l'être, de l'ordre, du désordre et de leur interaction.

L'auteur, le sujet pensant, ne décrit alors le réel qu'en fonction de ce qu'il croit être ontologique ou essentiel par rapport au *telos* de la réalité : la modalité du croire lé vrai du sujet l'emporte sur la vérité même du réel. Paul Valéry précisait :

---

* Les notes se trouvent en fin d'ouvrage.

« Une œuvre exprime non l'être d'un auteur, mais sa volonté de paraître, qui choisit, ordonne, accorde, masque, exagère, c'est-à-dire qu'une intention particulière oriente et travaille l'ensemble des accidents, des jeux de hasards qui composent l'activité réelle de la pensée ; mais celle-ci ne veut pas paraître ce qu'elle est ; elle veut que le désordre d'incidents et d'actes ne compte pas, que ses contradictions, ses méprises, ses défauts de lucidité et de sentiments soient résorbés. »

Et au général espagnol qui l'apostrophait : « Ah ! Monsieur, c'est vous qui avez peint *Guernica* ? », Pablo Picasso répondit : « Non, c'est vous qui avez fait Guernica ! »

L'archéologie d'une œuvre ne dépend pas entièrement de la propre histoire du metteur en scène et, de plus, en supposant qu'il la maîtrise, il n'est pas tenu d'en faire totalement état :

Ma perché dovrei sconfessare il mio passato ? Sono sempre stato in perfetta malafédé !

« Repens-toi criminel ! », supplie le Commandatore à Don Giovanni qui résiste : « Non, vieux bouffi de toi-même ! »

« Repens-toi », disent au moment de le pendre les Ulama à al-Hallaj qui prétend qu'il n'y a que Lui dans sa gandoura... *'ana al-Haqq*, je suis le réel-vrai.

Rabbi Nahman de Braslo brûle son livre en 1808 parce que « seul un livre existant dans son inexistence peut dire la transcendance des mots ». Mais il faut pourtant des livres pour raconter l'impossibilité du livre : Paul Ricœur a décrit cette nécessité de l'identité narrative dans *Temps et Récits* entre autres, et J.-F. Faye, plutôt avare de propos, renforce la puissance de cette analyse sur la raison narrative dans un récent *Métaphore*. Fort de cette légitimité, j'écris en fait un livre duel. Il y a donc deux livres parfois apparents qui s'insinuent l'un dans l'autre. Le premier concerne les images projetées dans le réel et qui vivent leur propre vie. Moncadet écrit bien des *Hayku* en méditant sur son tracteur :

Une nuit
Sur une route mouillée
Une feuille morte
Fait sa vie

Kitabâani/Deux livres[4]/*Bâtin*/*Zahir* : pour dire le dedans et le dehors du monde afin de se découvrir

L'autre ouvrage, mais qui n'est pas second, concerne l'esprit qui les contemple livré à ses propres abstractions. L'Homme voit d'abord, à l'extérieur, ce qu'il porte en lui-même, puis un nouveau voyage – s'il a la grâce ou la baraka, si c'est son karma, si c'est écrit/*mektoub* ou encore au hasard d'une rencontre – le conduit alors vers son être intérieur. Et de là vers son Seigneur/*Rabbi*, ajoute le Maître al-Akbar, Ibn 'Arabi le Murcien. Mais ce nouveau voyage réel est celui de la perplexité puisque l'Homme y progresse en découvrant son incapacité foncière à connaître Dieu/le Tout Autre et même à se connaître lui-même. « Connais-toi toi-même et tu connaîtras l'univers », pouvait-on lire sur le portique du chien et, de l'autre côté, lorsqu'on avait déambulé : « Nul n'entre ici s'il n'est géomètre » ! Les Grecs ont vraiment posé tous les problèmes/obstacles mais les avons-nous surmontés dans l'arrogance du progrès et de la soi-disant post-modernité ? Nous pensons nos actions en fonction de l'ordre de nos certitudes et du désordre de nos incertitudes mais aussi de nos aptitudes à organiser notre pensée en stratégies cognitives et en scénarios d'action en fonction des informations survenant au cours du processus. Si nous appelons « folie » la conjonction de l'illusion, de l'incertitude, de la démesure, de l'instabilité entre le réel et l'imaginaire, de la confusion entre le subjectif et l'objectif, de l'erreur, du désordre, alors nous sommes contraints de constater que tout *homo sapiens* est aussi un *homo demens*... qui de plus n'a survécu que parce qu'il était prédateur et assassin des autres espèces.

L'utopie est le rêve de l'irréel et l'avenir radieux n'était que l'avenir d'une illusion. Mais « ceux qui rêvent le jour sont dangereux – prétend T.E. Lawrence – car ils sont susceptibles, les yeux ouverts, de mettre en œuvre leur rêve afin de pouvoir le réaliser ».

Lorsque je perdis en partie l'œil gauche – mais pas dans les mêmes circonstances que J.-M. Le Pen –, mon médecin chinois, que je consultai après les échecs répétés des professeurs parisiens les plus éminents des Quinze-Vingts, me fit le diagnostic suivant : « Tu ne veux pas voir la réalité du monde en face, mais au lieu d'avoir le courage de devenir aveugle complètement, toi, tu veux garder un œil entrouvert... » Il alla cueillir pour moi de l'armoise dans la colline à la pleine lune et me fit une séance de moksas sous les omoplates : depuis, je vis avec cette douleur. « La connaissance est le véritable organe de la vue et non les yeux », décrète le *Panchatantra*...

Mémé savait enlever le mauvais œil, mais à cette époque où j'aurais eu besoin de sa science, elle reposait déjà dans l'allée numéro 8 au cimetière d'Aix ; alors c'est mon gynécologue juif pied-noir qui m'avait emmené voir le Chinois parce que lui rendait les femmes fécondes par sa magie plus que par la science. Ma tendresse à l'égard des Européens d'Algérie, qui n'ont rien compris à l'histoire dont ils étaient à la fois les acteurs et les victimes, vient de là, sans doute parce que, comme disait Jackie, « le pied-noir, rien qu'y nique et y pleure mais un œil qui regarde à le chat et l'autre à la sardine »... La grenade est vraiment un fruit méditerranéen et nos longues promenades dans le piémont blidéen, au vallon de la Chiffa ou dans la forêt de cèdres de Chréa, m'ont aussi permis, en sa compagnie, de comprendre pourquoi l'attachement aux odeurs, aux recoins, est tout aussi important pour l'identité. Par-delà la mort du Père.

Con te, partiro...

Jean Leca, le pape de la science politique française, Corse pied-noir, dissimule, lui, sa douleur en la théorisant : pour lui,

l'indépendance de l'Algérie « s'est accompagnée d'une immigration croissante d'Algériens en France dont une bonne part devinrent en France des concitoyens de ceux qui étaient devenus pour l'Algérie des étrangers, tout en ayant conservé avec ce pays en tant que terroir et collectivité humaine des liens quasi charnels... Cela montre que des hommes agissant logiquement en répondant rationnellement à des contraintes produisent des sociétés qui ne sont pas (Dieu merci !) des systèmes logiques... » Chacun s'échappe par là où il peut mais la porte est toujours étroite : *Sauve-toi Lola !* écrivait une vieille copine rongée par le Mal. Nous écrivons dans le sentiment de culpabilité de nos questions laissées sans réponse et nous partons de notre propre échec (la mort du Père en Algérie française pour Jackie, celle du mien en France profonde) : aussi est-il très difficile, dans un tel désenchantement du monde (celui de Schiller...), de trouver sa propre voie/voix... Et le silence initiatique est là au bout du chemin/*Tariqa*/*Do*. Mais pour y parvenir il nous faut avoir été désirés, aimés pour donner liberté à une pensée qui est toujours celle de nos origines (ou un problème d'identité, dirait Robert de Bab el-Oued). Il nous faut avoir été regardés par le regard du Père, pour retrouver la justesse et l'étroitesse de notre chemin – pas l'équité, ni la justice, car ce chemin peut être mauvais –, parce que finalement la pensée s'interrompt au moment où elle est surprise par le flot des émotions qui la réduisent à une déchirure et nous réduisent au néant, c'est-à-dire à être définitivement chassés du paradis perdu. Sortis du ventre de la Mère et séparés à jamais du Tout Autre... Il faut alors avancer par des chemins escarpés au cours des mille et une nuits vers ses zones de vérités cruelles dont parlait Artaud, qui nous ébranlent profondément, nous bouleversent et modifient le sens même des choses...

Et Marseille, point de départ, point d'arrivée, à travers la porte ouverte de l'Orient, ressasse sans fin la chronique unique de la blessure des échanges entre la France et l'Algérie, entre l'Andalousie et la Palestine, entre la Phénicie, Carthage et la Berbérie, l'Ifrikya, Babylone, Rome, Athènes et Jérusalem,

Smyrne et Salonique et Beyrouth. Bien que *latissima,* elle est un lieu multiple de mémoires, reconfiguration socialement construite et orientée du présent en constante récupération du passé au pluriel des lieux multiples de la mémoire des origines les plus diverses... Ce qui permet des interprétations multiples de l'itinéraire de chacun de la même façon que le Marseille de Pagnol n'est pas la Provence du même Pagnol, qui n'est pas, il s'en faut, l'arrière-pays de Giono ou celui de Bosco... Les cultures passent au milieu des individus d'autant plus que les migrations multiples ont produit de la mixité, du métissage, et que chacun a un ancêtre ou un conjoint venu du Piémont, du Maghreb ou d'ailleurs, tous être dont les mémoires croisées constituent la trame associée à l'absorption localiste. C'est bien pour cela que nos filles et nos femmes sont si belles avec cette couleur de peau moirée qui a nécessité des milliers d'années de mélanges. La mémoire multiple permet de choisir un chemin à travers la foule infinie des hasards et des scénarios possibles.

Tout homme porte en lui une sorte de brouillon perpétuellement remanié du récit de sa vie : il n'y a pas de philosophie de Wittgenstein mais l'histoire d'un homme qui lutta pied à pied contre la folie et le suicide avec pour seules armes la logique et l'éthique tout en soutenant que cette dernière se confondait avec l'esthétique.

J'écris donc une histoire plus fausse que la vraie qui produit cependant du sens réel puisque je parle de l'intérieur de ma folie, spectateur impuissant de l'effondrement du triomphe d'Auguste (Comte) et je sais bien que le lecteur averti sait que je sais qu'il le sait. Ce droit à la schizoïdie scripturale, comme celui de l'agnosticisme professionnel, je peux le légitimer en invoquant le principe dialogique tel qu'Edgar Morin le définit dans *Penser l'Europe*[5] : «... Deux ou plusieurs logiques sont liées en une unité de façon complexe, complémentaire, concurrente sans que cette dualité se perde dans l'unité. » L'impression que la rationalité ne peut que souffrir des analyses visant à prendre congé des présupposés qui lui sont associés produit une sérieuse irritation chez ceux

qui opposent la mauvaise raison à la bonne *doxa* comme s'il ne pouvait y avoir de salut en dehors de la nécessité même qui définit cette opposition. Je pense donc avec Derrida que la véritable faute du métaphysicien classique ne consistait pas à croire qu'il existait des fondements *meta* mais à croire qu'ils étaient nécessaires. Mais comme ce sont l'Histoire et la Nature qui sont le véritable enjeu des jeux, le défaut de tels fondements ne menace pas le moins du monde la science, le langage ni même le sens commun.

Le désaccord raisonnable avec soi-même consiste alors à admettre qu'il y a de la vérité en dehors de moi et à supporter, tolérer sa propre dualité et accepter que l'Autre ait accès à un autre aspect de la vérité, même si rien d'autre ne va autant à contre-courant de la nature humaine et si cela peut conduire à comprendre que les terroristes eux aussi ont une mère. Aucune société ne peut survivre si elle comprend son ennemi mais aucune société ne peut empêcher un individu qui en fait partie de se poser la question de l'Autre, quitte à ce qu'il soit *ostrakoîné* ou au moins dénoncé publiquement comme traître à l'entre-nous ou à la Cause. J'ai eu ainsi le plaisir et l'honneur d'être traité de « sadamite munichois » par la presse de gauche au moment de la guerre du Golfe en la compagnie honorable de Jacques Berque !

Travail de deuil primordial

Il y a des événements apparemment neutres, voire désuets, qui se révèlent brutalement être des tournants symboliques. Pour moi, ils sont liés au communisme, cet humanisme aussi vrai qu'utopique et à l'Algérie du 19 juin 1965, celle de nos illusions, montreur de conduite du Tiers Monde, inextricablement à leur échec, à notre échec, à mon échec et donc au travail de deuil entrepris. Le muet Harpo Marx tient le mur au début d'*Une nuit à Casablanca :* il sait que le monde va s'écrouler... Mais qu'est-ce qui s'est effondré réellement avec le mur de Berlin, après la Shoah et Hiroshima ?

L'imposture de l'exploitation de l'homme par l'homme s'est inversée : moins d'État mais plus de flics ! Voilà l'imposture du libéralisme. Le Nouvel Ordre mondial – le NOM du père Fouettard – est fondé sur le diptyque « libéralisme économique = libéralisme politique », ce que papa Karl appelait : la liberté du renard libre dans le poulailler libre ! Cornelius Castoriadis a parfaitement décrit celle-ci dans *les Carrefours du labyrinthe*, je n'y reviendrai qu'à travers mon expérience tiers-mondiste aussi éphémère que légère et naïve.

L'imposture idéologique du stalinisme – mais Grand-père croyait dur comme fer aux *réalisations* des Soviets – nous a fait regarder le marxisme différemment, par-delà le combat du prolétariat bafoué par les oligarchies, anciennes tsaristo-staliniennes du « Géorgien au front bas », corporatistes ou nouvelles, scientistes et aujourd'hui cyniques du libéralisme libéral mais guère libertaire sinon libertin. Seuls les beaufs peuvent se réjouir que le dieu Mammon, l'argent et McDonald's ont remplacé l'idéologie à Moscou : le monde libre en payera le prix tôt ou tard puisque, comme disait le Barbu, « ils vendront même la corde pour les pendre ». Mais moi je sais désormais que penser – et surtout ne pas dépenser au supermarket ! – est déjà un acte de panser et que c'est le monde de Yalta qui s'est effondré et non pas la pensée de Marx. La *westernisation* du monde n'est, hélas, pas son occidentalisation !

L'expérience de tous les totalitarismes dans lesquels l'indiscuté, la *doxa*, s'impose comme *épistémé* absolue, témoigne de la perversion que peut engendrer l'imposition de sa croyance du vrai dans le champ pratique, même si aujourd'hui le Politburo et l'Inquisition ont été euphémisés dans le politiquement correct. On ne tue plus entre nous parce que nous tuons à la périphérie par kapos stipendiés : l'exportation des idées et des armes accompagne le progrès. Protagoras, *versus* Platon, l'avait déjà compris, qui soutenait qu'en politique il n'y avait jamais que de la *doxa* de l'opinion. Or celle-ci est fondée sur le consensus implicite qui n'est lui-même que le produit de la naturalisation des effets sociaux illisibles comme tels et surtout comme processus.

Deuxième aporie : *thnêta phronei*/penser comme un mortel

René Descartes, pour me légitimer, évoque dans la première méditation métaphysique les choses que l'on peut révoquer en doute :

> « Je suis contraint d'avouer qu'il n'y a rien de tout ce que je croyais autrefois être véritable dont je ne puisse en quelque façon douter... Mais il ne suffit pas d'avoir fait ces remarques, il faut encore que je prenne soin de m'en souvenir, car ces anciennes et ordinaires opinions me reviennent encore souvent en la pensée, le long et familier usage qu'elles ont eu avec moi leur donnant le droit d'occuper mon esprit contre mon gré et de se rendre presque maîtresses de ma créance ; et je ne me désaccoutumerai jamais de leur déférer et de prendre confiance en elles tant que je les considérerai telles qu'elles sont en effet, c'est-à-dire en quelque façon douteuse... en sorte que l'on a beaucoup plus de raison de les croire que de les nier. »

Au fond, Karl Popper n'a rien inventé mais les étudiants modernes ne veulent pas croire que ce qui vient de sortir est parfois moins utile que les textes et auteurs anciens. Et si ma petite-fille croit qu'*Aladin* et *les Mille et Une Nuits* sont l'œuvre de monsieur Walt Disney, certains de nos étudiants même, sans avoir lu le commentaire qu'en fit Wittgenstein, pensent que *l'Anneau d'or* de Frazer est l'œuvre d'Attali et que l'auteur de la valse numéro 2 de Dimitri Chostakovitch est un certain monsieur Assurances-AGF ! Ils sont d'ailleurs de la génération des ordinateurs qui a appris par les images : ils ne sont donc pas très conceptuels, ne savent plus comment écrire mais ils savent comment faire impression dans le siècle de la frime et de l'émotion individualisée. La validité connue des processus de reproduction et d'ascension sociale n'est plus reconnue comme performante ; d'ailleurs, il est vrai que l'intégration par l'école ne fonctionne plus très bien. Cette invalidation remet en cause les valeurs centrales de cohésion, hégémoniques certes, mais partagées qui construisaient le contrat-citoyen sur une culture politique intériorisée, pendant inclusif parce que conforme à la raison des

Lumières. Or une société est bonne non par ses organisations, ses structures, ses institutions mais en raison des espaces d'autonomie qu'elle ouvre aux individus s'opposant ainsi au blocage. C'est pourquoi la communication innovatrice ne peut venir que des marginaux et des mouvements sociaux périphériques. Quand une situation ou un mouvement s'institutionnalisent, ils perdent leur capacité de contestation : ce sont les mouvements marginaux qui constituent la lutte des classes post-industrielles, d'où mes travaux sur les mouvements religieux, sur les sectes, sur les minorités. Ils prennent en charge les valeurs nouvelles qui orientent la société et la font progresser. Les institutions ne font que réguler les conflits et perdent leur valeur positive de mise en question. Aujourd'hui, l'ordre conçu comme intégrationniste ne correspond plus à l'ordre vécu différentialiste. Les jeunes exclus considèrent qu'ils n'ont plus de devoirs car ils n'ont pas accès aux droits, comme les Indiens qui n'ont pas de droits car ils ne payent pas de taxes... Tout l'équilibre comtien/durkheimien s'effondre et la solidarité mécanique reprend du poil de la bête : le face à face, l'émotionnel, la communauté, le clan, la tribu, le clientélisme, la paroisse dament le pion aux syndicats, aux partis politiques et même les Églises institutionnalisées sont menacées par les groupes charismatiques, par les groupes provisoires, par les sectes, les sorciers et même les escrocs. Le peuple préfère Aaron à Moïse, la religiosité de l'entre-nous à la foi rude... tandis que le différentialisme religieux saisit l'opportunité de rappeler qu'Antigone est toujours vivante...

Les valeurs particularistes du sang et du sol réapparaissent et semblent bien plus efficaces que les grandes mobilisations aussi gigantesques qu'éphémères (le pape, le foot, Johnny). La fin de la limitation de l'espace recrée des territoires et crée des possibilités nouvelles pour l'individu qui peut agir en se situant sur plusieurs registres à la fois homothétiques ou simultanés. Diablement contemporains, le mondial et le tribal apparaissent toujours comme inconciliables : des néo-tribus de plus en plus affirmées et un village global où, politiquement, culturellement, économiquement, on tend à se jouer des différences.

Dernière aporie de cette introduction fictive : *Timeo danaos...*

Et si au lieu d'avoir peur... ? Et si l'effritement des vieilles structures appelait avant tout la création de nouvelles ?

Et si de ces clans sectaires en sociétés solidaires se dessinait un monde où chacun pourrait enfin apprendre à manier l'unique et le total, le particulier et l'universel ? Au fond, revenir à Ibn Khaldun après la lecture de Marx et de Weber, car bien avant Durkheim, le grand Maghrébin avait compris la segmentarité, la solidarité mécanique qu'il nomme *'Açabbiya* ; il invente des concepts et des lois universelles : faire savoir à l'autre qu'il est redevable de sa carrière ou de son poste et ne jamais donner tout le pouvoir à un seul de peur qu'il ne soit tenté de se retourner contre son protecteur. Ses formules lapidaires font mouche : « Les loups campent à la périphérie. » Mais ce grand bourgeois avait peur de tout ce que son intelligence lui dictait, les temps n'étaient pas encore venus de la lucidité clinique. En revanche, la peur de l'Autre et du loup est constante, encore que si les hommes se comportaient comme les loups, nous vivrions dans une société relativement équilibrée ; mais hélas, l'homme n'est pas un loup pour l'homme.

Contrairement aux apparences d'origine narcissique, c'est donc bien un traité de science politique par le bas que je propose en filigrane de cet essai, où il sera question des pratiques minuscules à partir d'une anthropologie du proche [6] dans les terres de l'ailleurs et du politiquement incorrect : il sera donc question des bricolages conceptuels et idéologiques, du non-dit et de l'indicible mais aussi d'imaginaire au sens combinatoire de G. Durand et C. Castoriadis, d'identité, d'ethnicité, de communautés, de clientélisme, de clanisme, de mafias et de toutes les solidarités, même illégitimes [7], d'endogamie et de fraternités mais bien peu de partis politiques et de droit constitutionnel. Marseille fête ses vingt-six siècles d'existence et compte un peu plus de cinquante mille associations, tandis que ses partis politiques fonctionnent comme des « familles » et non pas comme des structures ration-

nelles... à moins d'être au clair sur ce que les sociétés conçoivent en termes de rationalité. Weber s'y est essayé, mais est-ce que la classe politique lit ? Si au moins elle écoutait nos bardes !

Parce que nous savons aujourd'hui que le refoulé, le réprimé, le nié, le forclos, reviennent toujours au galop : le fils amant de sa Mère prend le visage de la cousine de Le Pen et de NTM, parce que lorsqu'une forme est saturée (ici les limites de la social-démocratie : quel prix paye le reste du monde pour que nous soyons démocrates ?), une autre qui était occultée revient sur le devant de la scène jusqu'à ce qu'à son tour elle soit exsangue : après l'universalisme *catholikum* puis républicain et l'arabisme socialiste spécifique, l'islamisme radical ! Et nous ne sommes pas à l'abri, dans l'éventail des possibles intégristes, de voir pointer le nez d'un monisme exacerbé, républicain et pas seulement religieux, qui contribue actuellement à créer de fortes résistances face au multiple et qui nous promet de nouvelles Bastilles : l'intégrisme laïcard sera peut-être à la République ce que le scientisme a été à la Science... Toutefois, il ne s'agit en rien de la revanche de Dieu car le transcendantal n'avait pas disparu et ce n'est pas le religieux qui revient : la République était simplement césaro-papiste, elle se croyait immortelle, universelle et éternelle. La conséquence en était une tendance lourde dans la société française : lorsque l'État-nation du peuple souverain se présente comme la Raison universelle en marche, toute allégeance particulariste, culturelle ou cultuelle est *de facto* illégitime et seule l'assimilation, la disparition en tant qu'autre, est légitime comme adhésion au pacte républicain. Cette problématique, qui ne se dit pas comme idéologique, induit l'idée que le pluralisme favorise le désordre et que l'accepter revient à diminuer les mécanismes de la soumission. Le rejet des groupes minoritaires s'aggrave aujourd'hui du rejet des groupes émergents : l'étranger du dehors installé est aussi dangereux que le minoritaire anti-national, en tout cas suspecté de loyalismes inadmissibles. Ceci se produisant au moment où l'Europe propose une gestion différente et différentialiste de l'unité et de la diversité, la France républicaine se sent comme agressée, voire victime, d'un nouveau complot alors

qu'elle est, en tant que centre hégémonique, simplement en crise de civilité entre ses périphéries et les nouveaux centres extérieurs. Les musulmans « chair-à-canon » et « force-de-travail » avaient une sorte de visibilité invisible. Aujourd'hui la visibilité de l'islam de France est insupportable aux yeux de beaucoup. Dans le regard des Français, l'Autre devient une invisibilité trop visible et les groupes sédentarisés non seulement embouteillent le paysage mais de plus ne sont pas tentés par les valeurs universalistes, sinon républicaines. La désintégration sociale produit de l'individualisme et non plus de l'individuation. L'être atomisé dans la pénurie de l'être rejette la loi du Père et choisit la déviance, la délinquance. Il confond toute structure d'ordre, que ce soit la justice ou la police, avec la perte de l'autorité du Père.

Patatras, la grenade a éclaté de l'intérieur ! Mais la recomposition est aussi en marche sous nos yeux même si elle passe pour le moment inaperçue.

Écoutons Paul Valéry dont la grand-mère italienne repose au cimetière de Cette/Sète, pas loin de Georges Brassens :

« Dures grenades entr'ouvertes
Cédant à l'excès de vos grains,
Je crois voir des fronts souverains
Éclatés de leurs découvertes !

Si les soleils par vous subis,
Ô grenades entrebâillées,
Vous ont fait d'orgueil travaillées
Craquer les cloisons de rubis,

Et que si l'or sec de l'écorce
À la demande d'une force
Crève en gemmes rouges de jus,

Cette lumineuse rupture
Fait rêver une âme que j'eus
De sa secrète architecture. »

Chapitre premier

Anamnèse

« Dis-moi qui tu hais
Je te dirai qui tu es
Et qui tuer
En toi. »

Ce *hadith*, aussi parodique que sérieux, est issu de la tradition familiale non écrite [8] et pourtant tirée de l'aventure de l'homme qui aurait entendu Celui qui seul peut dire de Lui-même : « Je suis/*Anokhi* » même si dans les langues sémitiques il n'y a pas à proprement parler de verbe être... Le parlêtre, l'énigme de l'Autre sont le fil rouge de ma quête. *'Ana 'Ana/ Anokhi 'imakh* : Je suis Je et il n'y a pas d'attribut, Je suis Moi devant Toi, séparé. *Yahavèh*/il est, je suis qui je suis... « *Ich bin ich* », dira Nietzsche, annonçant un peu rapidement la mort de Dieu !

« L'inconscient est un chapitre censuré de mon histoire », disait Lacan, et l'inconscient est/hait la science au sens où le moi primitif hait l'objet et par ce même mouvement le constitue. Alors *in illo tempore*, au commencement était le fils d'une veuve étrangère, puisque mon imaginaire, c'est-à-dire l'ensemble des représentations dans ma culture, est d'origine biblique : *Livre des rois, VII, 14-22.*

Adonhiram, ou Hiram Abi, était le fils d'une veuve de la tribu des Nephtali que Salomon fit venir de Tyr pour construire le Temple. « ... Il fit les grenades, il y en avait deux rangées autour de chaque treillis, en tout quatre cents... »

«... Dans le Débir il tressa des guirlandes qu'il disposa en haut des colonnes et cent grenades... » (*IIe Livre des chroniques, III, 16)*

Les Saintes Écritures sont bien difficiles à décrypter : c'est sans doute pour cela que les monothéistes ont des Anciens, des presbyteros/prêtres, des pères/rois, des guides, des leaders charismatiques (version moderne Duce/Fürher), des bergers, des sauveurs, des prophètes et même des faux prophètes, des interprétateurs, des clercs légitimes qui ont le monopole de l'exégèse, des saint Paul et des Lénine. Tous ces spécialistes étaient bien tranquilles jusqu'à ce qu'un certain Jean Calvin leur joue un mauvais tour : la Bible en français, avec en prime la lunette de Galilée, ouvrait la porte à toutes les interprétations. Aussi, entre deux *Kyrie eleison* et trois *Stabat Mater*, je méditai longtemps sur ce texte effrayant de Matthieu :

> « N'allez pas croire que je sois venu apporter la paix sur la terre ; je ne suis pas venu apporter la paix mais le glaive. Car je suis venu opposer l'homme à son père, la fille à sa bru et la bru à sa belle-mère : on aura pour ennemis les gens de sa famille. »

Martin Luther en tirera un des textes les plus terrifiants qui soient pour légitimer l'écrasement de la révolte paysanne dirigée par l'anabaptiste Thomas Müntzer : « Tuez, tuez, égorgez, mes bons seigneurs. Christ n'est pas venu apporter la paix mais l'épée. Est-ce que les Prophètes n'ont pas exterminé les prêtres de Baal ? Tuez, tuez [9]... » Il est vrai que le théologien Claude Tresmontant prétend sans rire que Luther avait trop lu Averroès (Ibn Rushd) et qu'à Science po l'interprétation pour futurs chiens de garde du capitalisme n'était pas celle du collège protestant ou catholique, car déjà NTM pointait sa hargne.

En attendant de comprendre les subtilités de la dialectique après celles de la casuistique, et comme au collège nous n'avions pas le droit de lire Nizan et encore moins Gide ou Bazin, je restai perplexe devant la suite du texte, cette fois selon saint Luc : « Quiconque vient à moi sans haïr son père et sa mère, sa femme

et ses enfants, ses sœurs et jusqu'à sa propre vie, ne peut être mon disciple... » (*Lc.* 15. 20) mais aussi tous les autres Matthieu, Marc et même Jean (12. 26) : « Qui aime sa vie la perd et qui hait sa vie en ce monde la conservera en vie éternelle, si quelqu'un me sert qu'il me suive... » Même en sachant que cela renvoie à Moïse : (*Deut.*, 33. 9 et 10) : « ... Et ils retiennent ton alliance », mon rapport à la famille était contradictoire : une haine farouche et un besoin effréné d'être dans le clan, membre de la tribu. Les leçons de J.-W. Lapierre à l'IEP, puis la Corse et la Kabylie devaient me fournir l'explication anthropologique bien plus tard : la logique de l'honneur. Nos femmes sont pour nous, vos femmes sont pour nous mais nos femmes ne sont pas pour vous ; d'ailleurs, laissez-moi seul contre mon frère mais sachez que je suis avec mon frère et mes cousins contre tout le monde !

Toute la société occidentale est construite sur la famille, ne cessent de répéter les autorités civiles et religieuses ; mais alors, comment comprendre quelque chose à l'écriture sainte ? La laïcité, ce fut alors pour moi quand l'évangile est devenue optionnel et quand m'est advenu le droit à l'analyse comparative non apologétique. Ma découverte la plus importante fut bien que les musulmans étaient à la fois des Occidentaux et qu'ils étaient anormalement normaux... : le Coran prévient, lui aussi, le musulman que la famille, les enfants, les femmes et la richesse le détournent du chemin de Dieu : « Ô vous les croyants, vos épouses et vos enfants sont vos ennemis, prenez garde ! » (LXIV, 14).

Mais alors *Marc* (XV, 34) : « Mon Dieu, mon Dieu pourquoi m'as-tu abandonné ? » et les érudits de la théologie (Solié et Legendre l'ont fait) ne m'ont toujours pas expliqué pourquoi cette phrase est la seule en araméen. Peut-être qu'au dernier moment/*Saa Akhira*, on revient à sa langue maternelle... Mais la question récurrente devenait : pourquoi mon père-ce-héros-au-sourire-si-doux nous a-t-il laissés si honorablement ? Parce que le rapport personnel à Dieu dépend du rapport au père charnel : or comme dans mon cas les deux étaient absents je me rabattais alors sur mon prochain sans savoir encore qui il était.

La formule est citée plusieurs fois : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même. » (*Mt, Mc, Lc*), alors que rien d'autre ne va autant à contre-courant de la nature humaine...

> « Parmi les exigences idéales de la société civilisée, il en est une qui peut nous mettre sur la voie : tu aimeras ton prochain comme toi-même... L'homme n'est point cet être débonnaire au cœur assoiffé d'amour mais un être au contraire qui doit porter aux comptes de ses données instinctives une bonne dose d'agressivité... Cet étranger n'est en général pas digne d'amour mais pour être sincère je dois reconnaître qu'il a le plus souvent droit à mon hostilité et même à ma haine. Quand cela lui est utile il n'hésite pas à me nuire [10]. »

Étrange étranger par la proximité de ses petites différences : le Japonais, après le Viet, m'est apparu plus clairement différent de l'Arabe...

Très tôt je pratiquai donc l'exégèse de tous les textes et de tous les *dicts/hadith/loggia* qui me parvenaient. Il me faudra attendre la lecture de Emmanuel Levinas, puis l'approfondissement de ma propre croyance au sacerdoce universel, pour franchir l'ultime étape et passer de l'exégèse à l'herméneutique : d'abord à l'herméneutique existentielle, puisque comprendre sa propre confrontation aux textes revient avant tout à se comprendre soi ; puis à l'herméneutique spirituelle : en se connaissant, on peut connaître le monde et les dieux donc Lui, l'Un. Mais avant d'en arriver là, le chemin fut long et tortueux à travers le hasard ou la nécessité, la Grâce, le karma ou la baraka, même si le Portique et les péripatéticiennes indiquent une voie possible. Le choix premier vient de cet espace de liberté dans lequel l'homme méditerranéen s'est trouvé entre le paganisme et le monothéisme : « Les dieux n'étant plus et le Christ n'étant pas encore, il y a peu de Cicéron à Marc Aurèle un moment unique où l'homme seul a été. » Partant de cette phrase admirable de Flaubert, Marguerite Yourcenar précise : « ... Une grande partie de ma vie allait se passer à essayer de définir, puis à peindre, cet homme seul et d'ailleurs relié à tout. »

Saga provençale, légende, époptie, mythe, récit fondateur

« Un savoir pur de tout mythe est un mythe pur », prétendait Michel Serres. Barthes disait qu'il s'agissait d'une parole excessivement justifiée : je pense que le mythe ne cache rien, n'affiche rien, il déforme mais n'est ni un mensonge, ni un aveu : il est une inflexion. De toute façon, grâce à J.-P. Vernant, nous savons qu'il faut le prendre au sérieux !

Un temps immémorial n'est jamais que l'oubli efficace pour la survie : alors *in illo tempore*, mon ancêtre éponyme Étienne Théodore alias Samuel Isaac le néophyte, était un Araméen errant mais pas trop loin, autour du Rhône, entre Vaucluse et Var ; il est devenu, protestant, un galérien ramant : nous sommes tous les enfants perclus du juif errant, néo-nomades de la précarité moderne ; tout homme est un passant passager provisoire, tout voyageur est cheminot, pérégrin, rouleur, un *muhajirun*/émigré, car seule la non-existence suppose l'immobilité. J'ai donc fait, outre l'expérience ethno-psychiatrique, le long détour anthropologique conseillé par M. Leiris, G. Balandier, Mircea Eliade, G. Durand, Cl. Lévi-Strauss, P. Legendre et quelques autres, puis j'ai fait abondamment le bon usage de la trahison chère à P. Vidal-Naquet et à tous les harkis en commençant par Flavius Josèphe. Mon Autre fut l'Arabe et le Jap : ce sont les arts martiaux japonais qui m'ont permis de confirmer – au sens poppérien – la mystique de l'émir Abdelkader. Le grand *Jihad* est le combat contre l'ego. Je pratiquais en même temps le *Dhikr* et la méditation en position *Seïza*/*Zazen*. J'y apprenais *Sukui*/le concept japonais pour la rémission de la blessure de l'âme et *Honsho Myoshu* ; la réalisation originale est pratique merveilleuse :

> « Chaque matin Maître Ueshiba pratiquait Misagi/la purification par l'eau.
> Il récitait ensuite les prières devant la porte intérieure du temple Shinto puis il continuait avec Chin Kon/la méthode pour calmer l'âme. Et d'autres rites. Tout cela prenait une petite heure mais faisait partie de la rencontre quotidienne... »

J'ai donc très rapidement cessé de me moquer des rituels de l'Autre et considéré que l'eau de Lourdes valait bien celle de la source de ZemZem ou de Bénarès, que l'homme en noir devant le mur des Lamentations n'était pas plus ridicule que celui qui, s'agenouillant jusqu'au sol, se meurtrissait le front ou que celui qui tournait en rond en agitant une clochette : autrement dit, je sombrai très tôt dans le crime du relativisme culturaliste en toute sérénité.

Diabolicum perseverare : les idéo-logiques, les conceptions métaphysiques, les cosmologies sont à mes yeux des produits humains équidistants à propos desquels je n'ai pas les moyens rationnels et intellectuels de porter un jugement hiérarchique, sachant l'homme capable du pire en la matière. Et je ne mets pas sur le compte de Dieu les errements des hommes et en particulier ce qu'ils font aux femmes, ni sur le compte du Christ des Béatitudes ce que Cortès a fait au Mexique.

J'ai même fait le voyage en Orient sur les traces de Chateaubriand, Pierre Loti et Gérard de Nerval mais, comme disait André Breton : il ne faut pas confondre les livres qu'on lit en voyage et ceux qui font voyager ! Or mes pas ne m'ont conduit au loin que pour comprendre ce qui n'allait pas dans la maison du Père. Aujourd'hui, je me contente de pratiquer le nomadisme des concepts grâce auxquels l'analyse comparative est possible et j'applique à Kyoto les techniques mises au point à Casablanca puis testées à Marseille. Toutefois, j'y ai appris à fuir l'exotisme pour me consacrer à la recherche du « familier différent » comme seule approche d'un pays autre, même si cela impliquait un désenchantement généralisé. Ainsi j'ai découvert que seuls les Occidentaux un peu éclatés aimaient le désert ; les gens qui y habitent cherchent à le fuir à n'importe quel prix et le Japon que j'aime n'est pas celui des jeunes Japonais...

L'Autre est anormalement normal ! On a tout intérêt à mépriser les superstitions exogènes, ne serait-ce que pour s'épargner des rapprochements humiliants avec les siennes propres... J'ai donc toujours recherché ce qui me déroutait le plus tout en me tenant au difficile. Mais c'était moins une

option lucide qu'un trait de caractère, peut-être même l'avatar d'une pathologie enfouie...

> « Le témoin auriculaire, nous dit Elias Canetti, s'applique à ne pas regarder mais il n'entend que mieux. Il arrive, il s'immobilise, se blottit dans un coin sans se faire remarquer, regarde distraitement un livre ou un étalage, entend ce qu'il y a à entendre et s'éloigne absent, non concerné. On dirait qu'il n'a pas été là du tout tant il s'y entend à disparaître. Déjà il est ailleurs, déjà il tend à nouveau l'oreille, il connaît tous les endroits où il y a des choses à entendre, il encaisse tout et n'oublie rien ; quand il a débranché ses oreilles secrètes c'est un homme affable, tout le monde le connaît, tout le monde lui fait confiance, tout le monde prend volontiers un verre avec lui ou échange des propos anodins.
> Nul alors ne se doute que c'est à peine croyable ce que les gens sont innocents quand ils ne sont pas épiés... »

J'en aurai passé des heures, assis par terre dans les *suq*/souks de toute l'Afrique du Nord et du Proche-Orient, à regarder, à méditer ou faire mes *katas* dans les mosquées en Turquie ou dans les temples au Japon, à voyager dans les bus, parcourant les bleds... Et c'est fou ce que le peuple parle volontiers de tous les sujets dans les pays dictatoriaux et totalitaires avec un humour décapant : la violence du désir de survivre réduit le fond irrationnel de la panique première. La liberté de ton, que l'on retrouve dans les chansons de Oum Kalsoum, du raï ou du Cha'abi, dans les fêtes avec les *Chikhate* vulgaires ou dans les prônes des prêcheurs libres, la liberté de jugement marquent les discussions privées, que ce soit à Casablanca, au Caire ou à Tizi-Ouzou. Mais toujours dans les autres langages disponibles : l'argot et le dialectal, la grossièreté et la vulgarité, l'ironie ou, dans le cas de la *khotba*/sermon, le retournement du discours religieux officiel, le miroir du prône, le retournement du filet du rétiaire. Curieusement – est-ce un trait culturel du sultanisme ? –, cela ne produit pas d'espace public de discussion. Peut-être qu'il n'y a pas de société civile quand l'État est prébendier : mais cette leçon me servira *infra* pour expliquer ce qui nous est arrivé à nous, en France jacobine et colbertiste, en

précisant où gisait l'erreur depuis la défaite des Girondins, l'escroquerie de la fête de la fédération et le culte de la déesse Raison... Le détour par l'Autre ne peut servir qu'à comprendre ce qui ne va pas dans la maison du Père. Alors le récit de soi – foin du narcissisme évident – est également un moyen de jeter un pont entre les deux rives, comme disait notre maître Berque, comme le *Barzakh* de l'émir Abdelkader, isthme des isthmes, un pont entre soi et l'autre qui seul permet de produire de l'unicité dans sa propre existence. Le bonheur n'est pas un droit mais un devoir, prétendait Épicure !

Alors, arrivé en ce point du parcours non linéaire, il faut bien avouer que l'on ne peut pas avoir impunément tout au long de sa vie pratiqué les arts martiaux, enseigné les méthodes des sciences sociales, dressé des chevaux avec un commandant de la cavalerie marocaine, parcouru tant bien que mal la voie initiatique, avoir pour livre de chevet *De senectute* de Cicéron (parce qu'enfin rendu à l'âge heureux-qui-comme-Ulysse), ne pas faire sien l'adage samouraï/iroquois : « C'est un bon jour pour mourir ! » La cure, l'initiation, la morale stoïcienne, le bouddhisme sont des parcours possibles comme toutes les disciplines de salut par soi-même, pour parvenir au même résultat : le sujet doit être assez fort et maître de ses passions pour supporter l'adversité et pour choisir entre ses plaisirs ceux qui ne le font pas souffrir. Mais le samouraï occidental peut aussi bien lire Épictète : « Il ne tient qu'à toi d'être invincible : tu n'as qu'à refuser toute lutte où il ne dépend pas de toi d'être vainqueur. »

Marc Aurèle renchérit pour le Provençal sceptique et libertaire : « Une seule route mène à la liberté : le mépris de ce qui ne dépend pas de nous. »

Premier parcours dans les étapes : vers al-Mawwaqif/la halte-stase

Lorsque mon arrière-grand-père, Marius Théodore, quitta son village natal du Var – le seul département français qui porte le nom d'une rivière qui coule dans un autre département ! –

parce que la famille était ruinée par la crise du phylloxéra, il avait le choix, comme tant d'autres, de partir en Algérie. Un de ses neveux le fit, qui fut tué par les Beni Ammeur à Oued al-Abiod sidi Cheikh... Je ne le découvris que beaucoup plus tard, mais déjà l'Algérie nous poursuivait ! Mon aïeul, lui, avec son humble besace (le provençal comporte encore le mode duel : biasse, besson, bessillon), entreprit le tour de France, devenant compagnon du Devoir, parcourant l'antique *carrero* en dépit de la loi Le Chapelier. Je ne sais dans quelle cayenne ou sur quel chantier il rencontra mon autre arrière-grand-père, Auguste Deluy, faisant état de tailleur de pierre et natif de la Roque d'Anthéron, ce qui me laisse accroire que leur tour de France ne les avait pas emmenés trop loin d'Aix. Toujours est-il qu'ils épousèrent, l'un mon arrière-grand-mère Marie dite la Sainte, Marseillaise de souche et lavandière de son état, au gour de l'Huveaune, et l'autre Marie dite Mémé d'Azaï, faisant profession de couturière dans la bonne société aixoise. De la première, j'ai retenu que les légendes familiales l'emportaient sur la vérité – plus tard cela m'emmena à travailler les mythes et les épopties comme histoires plus fausses que la vraie et bien sûr à inventer ma propre histoire. De la seconde, j'ai hérité un terrible oignon au pied droit qui me convainc que le débat sur l'inné et l'acquis constitue un problème non métaphysique, ce qui module mes positions dans les différents comités de bio-éthique que je fréquente et que j'honore de ma réflexion !

Toutes les deux, en nous tricotant des chaussettes avec quatre aiguilles, devisaient en patois – parce que leur langage n'était pas le provençal de leurs cousines de Maillane. Pourtant, c'est bien la diglossie plus que le bilinguisme qui présidait aux relations domestiques, au point que lorsqu'au concours d'agrégation, le président du jury me fit remarquer que j'avais *gardé* cet accent *invraisemblable* ; j'avais donc commis une double erreur stratégique ; je lui répondis agressivement que j'avais été expulsé de ma langue maternelle par le jacobinisme comme le fellah algérien fut expulsé de sa terre par le colonialisme ! À cette époque, en effet, je rentrais d'Algérie pour la troisième

fois. Maurice Duverger, qui habitait en face de la Sainte-Victoire à Aix, sourit et ne m'en voulut point, étant lui-même bordelais... Il faut dire que Pierre Bourdieu, cadet du Béarn passé par l'Algérie, soutenait déjà que le contrôle de l'ascension sociale se faisait par la langue de la rue d'Ulm et celle de la rue des Saints-Pères. Voulant être agrégé au troupeau je me devais d'abandonner cet accent : ce que je ne fis point ! Les deux mamelles de la Méditerranée (simulation-dissimulation) m'apparaissaient alors comme nodales et il me fallut trop parler pour cacher l'essentiel ; plus tard, en lisant Bachelard, j'appris qu'il n'y a de connaissance que du caché mais en Méditerranée le caché est *casher,* il est surcodé. En arabe, *Kashf al-Mahjub* est le dévoilement du caché. Dans ma loge de travail pour l'agrégation, je rencontrais un jeune grimpeur social périphérique comme moi, Raphaël Draï. Il venait de Constantine. Depuis, nous travaillons de conserve. Lui non plus n'a rien abandonné. On nous le reproche quelquefois et dans le champ scientifique les audacieux font payer... nos étudiants, tandis que les autres se taisent devant nous mais calomnient dans les salons. Nous fûmes agrégés au même concours.

Aporie primordiale

La République moniste avait inauguré son régime par deux actes criminogènes : en 1791, l'Assemblée constituante avait interdit les corporations, puis l'Assemblée législative punira de mort la constitution d'associations ouvrières et l'abbé Grégoire avait demandé en 1794 l'anéantissement des patois contre-révolutionnaires. Mais c'est bien parce que la République était mangeuse de minorités et sabreuse des langages périphériques que j'étais devenu professeur des Universités en oubliant pour un temps l'amertume des racines au profit de l'universalisme prolétarien version tiers-mondiste algéroise. Le déraciné est dépossédé de propriété car on ne lui laisse que le choix d'oublier. Plus tard, j'en fis la théorie à partir de la lecture de Habermas et de Bourdieu sur le déracinement, puis de Hannah

Arendt sur les peuples sans État et la nation des minorités, sans le mettre jamais vraiment en pratique politique comme R. Laffont le fait, sauf en ce qui concerne le fait que *volem viure al païs !* Mais c'est aussi grâce à lui que j'ai compris ce qui nous est arrivé, comme on le verra plus loin.

Contre-mythe fondateur

De ma famille maternelle, je ne sais rien tant son histoire est occultée par le patrilinéarisme ou ce que Mamie appelait la « croye » des Étienne, leur je-me-moi, ils étaient son tonneau des Danaïdes : je n'ai même pas connu mes grands-parents maternels, ces gavots aux noms doubles se terminant en vos et vaz. Mon grand-père Faure était marchand de foin pour les armées des Alpes alors dotées de mulets. Tout juste n'avons-nous point hérité de la ferme, Moncadet et moi, trop vite revendue, mais d'un goût certain pour la montagne qui était la passion de mon-père-ce-héros-au-sourire-si-doux : militaire dans un régiment d'artillerie, il ramena ma mère de cet alpage où elle ne sut jamais revenir : habitant le Vieux-Port à Marseille, elle attrape des boutons dès qu'elle voit de l'herbe et des vaches. Il faut dire que la vie était rude l'hiver là-haut à Combeloup, à casser des noix sur les nœuds du parquet tandis que son père disparaissait à la chasse, victime d'un rival ou du hasard. Le coup de fusil qui met fin à une vie est parfois volontaire...

En tout cas la *gavaù* ne fut jamais adoptée par la tribu : j'appris ainsi très tôt la haine-attraction-répulsion du monde des femmes et la solidarité féminine m'a toujours fait sourire tant je les ai entendues parler mal et en mal d'elles entre elles. Il est vrai qu'au fronton du lavoir de Barjols il était inscrit : « Ici on lave le linge et on salit les gens », fonction sociale qui n'est plus remplie aujourd'hui que par la mère Denis-Vedette tandis qu'Omo lave de plus en plus blanc. Seule Mamie, avec son énorme cœur, manifesta de la compassion pour ma génitrice qui se vengea en menant une vie peu honorable pour le clan, ce

que les autres femmes lui firent payer chèrement, légitimant ainsi leur hargne vindicative.

Pourtant le Deutéronome ordonne : « Vous aimerez l'étranger comme vous-mêmes... car vous n'oublierez pas que vous avez été vous-mêmes *guerim* en terre d'Égypte ! » Et Jean de Patmos, le Bien-Aimé : « Celui qui prétend aimer Dieu qu'il ne voit pas et hait son frère qu'il voit est un menteur. » Même Ciceron estimait que le droit ne peut être prescrit à l'égard de l'étranger : *adversus hostem*, qui n'est pas un homme armé contre le Nous. Dans le *De officiis*, il rappelle le texte des 12 tables quand le *perduellis*, le *peregrinus* devient *hostis*... Il en va de même pour les *dhimmi* et les *goyim*, sans oublier les Barbares, *oï barbaroï* : ils ne savent pas le grec !

Il fallait donc que je les quitte puisque mon père et ma mère m'avaient laissé avec eux. Parce que c'est l'exil qui nous constitue et non l'appartenance. Je décidai donc que je serais anthropologue, c'est-à-dire hôte-visiteur-passager-observateur-flic dans des sociétés différentes : chez les Arabes et chez les Japonais. Hôte, car la société qui vous reçoit ne vous confond pas et vous permet de plus d'apprécier le plaisir ambigu, narcissique et masochiste, d'être toujours et partout minoritaire ! Mais avant ce détour anthropologique, il fallait que je devienne étranger à ma propre société.

« Dans le risque, il y a une part de salut. Si tu fais naufrage ailleurs qu'en moi, tu appartiens à celui dans lequel tu as sombré », écrivait Niffari..., toujours ces merveilleux poètes arabes du Xe siècle !

Orphelin, scorpion/buffle se complaisant dans l'entourage de vieillards et de fortes femmes seules mais pas esseulées, gaucher contrarié, myope et curieux comme une taupe, menteur et voleur ou plutôt hâbleur, en patois provençal on dit *garofeur*/plein de bouche et chapardeur, toujours pressé mais jamais stressé, rarement ému, sceptique sur les valeurs inculquées par rapport aux pratiques que je ne qualifiais pas encore de sociales, complètement isolé en dépit de la nais-

sance de Moncadet et d'un nombre impressionnant de cousines, mais tous venus trop tard, après moi, c'est-à-dire après la guerre donc après Lui, il n'en fallut pas plus pour m'apprendre à dire NON systématiquement et me positionner toujours *ailleurs* : c'est donc l'hystérie salvatrice autant que protestante qui m'a poussé vers l'épistémologie ! Comprendre le monde plutôt que de ne pas le comprendre, même s'il est irrémédiablement corrompu et même si cette connaissance ne me donne pas le moyen de le changer. Je ne voulais pas mourir idiot, je décidai donc de vivre jusqu'à ce que j'eusse tout compris, y compris ce misérable tas de petits secrets... Car seul le secret donne accès à la compréhension du monde et de soi. Cette vieille bête de Boutang, si politiquement incorrect, nous a délivré son ontologie du secret... Mais j'ai mis longtemps à le découvrir pour la même raison qui me fit négliger la lecture de Weber, ma stupidité sectaire : il ne fallait pas lire les auteurs-bourgeois-ennemis-du-Peuple, même lorsque l'on condamne la pratique de l'index chez les autres...

Le premier de ces secrets portait sur une question lancinante qui me poussa plus tard à m'attarder sur l'amnésie collective des Français à propos de l'Occupation puis de l'Algérie : les hommes étant absents, à la guerre, au STO ou en camps, de qui étaient les enfants nés en 1943 ? Les femmes faisaient bloc et en même temps s'auto-dénonçaient, mais jamais devant moi et la saga familiale répétée à l'envi remplaçait les réponses à mes questions. Je compris donc rapidement qu'un groupe, quel qu'il soit (familial, parti, etc), est d'abord un ensemble de gens décidés à se taire sur la même chose, ici sur le misérable tas de petits secrets des familles dont parle Freud, plus tard sur l'archéologie du pouvoir originel... et que le ravalement des façades sert surtout à occulter le passé.

Quand les hommes revinrent, sauf mon-père-ce-héros-au-sourire-si-doux, ils étaient diminués par la souffrance physique et morale. Certains me haïssaient, surtout l'Infirme, sans doute d'avoir été là pendant leur trop longue absence. Seul le Prêcheur me prit une ou deux fois par la main ; c'est grâce à lui

que j'ai compris G. Steiner en son *Château de Barbe-Bleue* parce que je lui demandais : « C'était comment à Mathaüsen ? »

C'était comme dans le film italien, *Miracle à Milan,* lorsque les clochards crevant de froid regardent passer l'Orient-Express aux vitres embuées à travers lesquelles on devine des gens bien nourris, bien portants, riant aux éclats en fumant des cigares avec de belles femmes blondes serrées dans des robes lamées... Mais le Prêcheur, qui jouait au poker toutes les nuits avec mon futur vieil ami Chabannes, me parlait des camisards et d'Abraham Mazel leur héros ; il m'emmena un jour « au désert » à Saint-Guilhem, puis à la ferme Soubeiran et à Aigues-Mortes, où Marie Durand fut enfermée dans la tour de Constance pendant trente-cinq ans, en somme faire le tour de la répression enfouie dans la mémoire parcellisée par la République ; j'avais quatorze ans, il prêcha pour moi la parabole « Les ouvriers de la onzième heure », puis l'après-midi il m'initia à la corrida : pour lui le *ruedo* était orienté comme une mosquée et la lumière devait être vaincue par les Ténèbres. Il aimait la musique classique baroque et moi j'essayais de lui parler de Coleman Hawkins, en vain. Un soir, je rentrais en pension, il me serra la main et me dit : « Heureux de t'avoir connu ! Désormais tu es seul avec le secours de ta Raison et des Écritures, si Dieu le veut. » *Si Dios quiere/ Inch'Allah !*

À cette époque, je lisais Robinson Crusoë mais pas encore dans la version andalouse de Ibn Tufayl : « ... Maintenant, dis-je à haute voix, les paroles de mon cher père sont accomplies. La justice de Dieu m'a atteint et je n'ai personne pour me secourir ou m'entendre. »

Mon sort se réglait sans qu'on prenne mon avis. Je crois que c'est une phrase de Camus dans *l'Étranger*, vous savez, ce roman où il tue un Arabe, pourtant l'Arabe n'avait pas bougé mais quand il est question de couteau et de soleil, la fatalité nous éblouit, nous Méditerranéens. Après tout, Moïse a bien commencé en tuant l'Égyptien et Caïn son frère Abel le nomade, sans oublier Romulus et Remus ! Comme Abdelkader

tua lui aussi le tribal Hachem, j'ai toujours pensé que tous les espoirs nous sont permis et il n'est pas interdit de rêver :

> « Ces barbares qui se prélassent sur les plages, j'ai l'espoir insensé qu'à leur insu, peut-être, ils sont en train de modeler le visage d'une culture où la grandeur de l'homme trouvera enfin son visage. » *L'Été à Alger.*

Le Prêcheur, me laissant seul avec mes livres, ne m'a plus jamais parlé ; il est vrai qu'il est mort quelque temps après, fatigué de la vie, scandalisé par la douleur qu'il ne croyait pas rédemptrice. Je le regrettais d'autant plus que j'apprenais beaucoup des conversations des vieilles personnes dont les lèvres usées par tant de malheurs transmettaient les secrets de la vie. Trop tôt sans doute : les confidences de femmes entrées dans la lumière voilée de l'âge n'étaient pas faites pour un adolescent débordant d'espérances interrogatives. Dubitatives. C'était l'année où Dominguin – à moins que ce soit Ordoñez son beau-frère – rencontra Hemingway à Nîmes ou Arles, je ne sais plus. *Mort dans l'après-midi, a las cinco de la tarde*, devint pour moi un programme : décider que chaque jour était un bon jour pour mourir, debout la bouche fermée, comme le *toro bravo*. L'*aficion a los toros* et *la fiesta brava* furent donc ma première participation à une société secrète – parallèlement au scoutisme, plus initiatique – et ma première néo-tribu se déplaçait d'Arles, puis Nîmes à Vic-Fezensac et Mont-de-Marsan puis à Bayonne et Bilbao l'été…

Je ne compris tout cela que longtemps après, au désert du Sahara, parce qu'à cette époque m'advint une aventure dont je ne mesurais pas encore l'importance dans ma vie : comme Obélix dans la potion magique, je tombai dans les arts martiaux et la passion des chevaux ! Mais déjà je savais, quelque part dans ma tête, que le Messie n'était pas venu à Dachau ni à Auschwitz. D'ailleurs, je le savais bien puisque *anche Cristo si'é fermato a Eboli.*

Et Trenet chantait : « Je t'attendrai à la porte du garage… »